

Article

« Quelques considérations sur le développement des hautes terres en Chine et dans les pays voisins. »

Ronald D. Hill

Cahiers de géographie du Québec, vol. 37, n° 100, 1993, p. 161-163.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022339ar>

DOI: 10.7202/022339ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Quelques considérations sur le développement des hautes terres en Chine et dans les pays voisins

Ronald D. Hill

Department of Geography
University of Hong Kong
Hong Kong

Vers la fin des séances du «China Tropical Lands Workshop», récemment tenues à Hong Kong, les participants ont discuté quelques aspects du développement des hautes terres, en Chine en particulier. Ils ont évidemment exposé des points de vue divers concernant un vaste terrain, reflétant ainsi, on peut le supposer, leurs expériences variées. Mais, malgré tout, il me semble qu'il existe sur la question deux types de points de vue.

Le premier point de vue est que les hautes terres posent des problèmes qui s'entremêlent d'une manière très compliquée. Il faut dire que l'objet des recherches scientifiques devrait être bien défini avant qu'on ne lance des programmes concernant les problèmes de pauvreté, la dégradation de l'environnement, etc. Ainsi il faut donner suite aux recherches scientifiques et découvrir des remèdes efficaces contre les maladies qui sévissent dans des hautes terres. La science ne possède pas de solution évidente pour le moment mais avec le temps, de la persévérance et des ressources financières, des progrès seraient réalisés. Il faut fournir des solutions appropriées parce que, par le passé, certaines tentatives ont entraîné des problèmes plutôt que des solutions. Ce point de vue conteste la conception du développement «de haut en bas», une perspective, parmi quelques participants, incarnée, encore, dans l'idée que les paysans ignorent l'usage correct du fumier — après 5 000 années d'agriculture sédentaire. Est-ce possible?

Le point de vue alternatif souligne le pluralisme. On sait que l'environnement des hautes terres est très divers et que ses problèmes sont également complexes. Une solution d'applicabilité universelle n'existe pas, ni présentement, ni dans l'avenir. Parce qu'il y a beaucoup de problèmes il y a plusieurs niveaux de résolution. On a montré que quelques programmes peuvent être efficaces, au moins à celui de la technologie sinon au niveau de l'économie et de la société. Selon cette interprétation, plusieurs programmes déjà existants devraient être appliqués à l'ensemble de l'espace rural. D'un autre côté il y a beaucoup de programmes qui doivent être encore évalués, en particulier au niveau économique.

Implicitement il existe aussi une perspective «de bas en haut», un point de vue qui reconnaît les vastes connaissances des paysans. Malgré tout on doit également reconnaître les difficultés rencontrées par ces paysans dans leur recherche de moyens de subsistance, qu'il s'agisse de nourriture, combustibles, matières premières et, surtout, la recherche d'un niveau de vie plus élevé.

Ici je fais une digression. Pendant les discussions, on a recommandé la publication de rapports sur les programmes d'intervention et les projets qui s'étaient soldés par des échecs. Si de tels rapports ne sont pas publiés, il y a des risques que d'autres personnes referont les mêmes erreurs dans l'avenir. En Occident, la plupart des périodiques scientifiques rendent compte de l'avortement des expériences et des projets, mais en Asie il semble qu'on ne fasse état que des succès. En d'autres termes, cette digression pose la question suivante: existe-t-il une seule ou plusieurs directions vers le mont Parnasse. Une multiplicité d'approches exige qu'on fasse tout autant état des succès et des fiascos. Elle demande aussi qu'on partage l'information parmi les agronomes et les paysans. J'ai été très surpris du silence qui a accueilli ma suggestion que les paysans, sous une direction propre, peuvent et doivent participer aux expériences scientifiques. Il est incontestable que dans les pays développés les agriculteurs ont été associés aux essais scientifiques pendant des dizaines d'années sinon des siècles. À vrai dire ce sont d'abord les agriculteurs eux-mêmes, et non les hommes de science, qui sont responsables de bien des progrès agronomiques accomplis pendant les siècles passés. L'assolement et l'élevage en sont des exemples.

Cela mène à une autre question. Parce que l'environnement des terres hautes est très variable sur des distances assez courtes, leur occupation, bien que fondée sur des principes équivalents, doit être adaptée aux particularités de chaque lieu. Doit-on continuer, dans les centres agronomiques, des expériences compliquées, en l'absence d'une probabilité forte que les résultats soient d'une large applicabilité? En d'autres termes l'objet devrait être celui d'une expérimentation assez simple mais utilisable partout.

Si les questions d'applicabilité sont importantes, la question «comment peut-on faire des affaires en pratique au niveau des fermes?» est importante également. On rencontre fréquemment, circulant dans la campagne, un chercheur scientifique bien habillé, conduisant son véhicule à quatre roues motrices, mais ne se préoccupant pas de faire connaître les résultats de ses travaux aux paysans sur les fermes desquelles il poursuit son travail. En Chine, par exemple, une erreur importante est que les chercheurs (et presque partout il s'agit d'hommes) attachés aux universités et instituts de recherches ne communiquent que rarement avec les paysans. Cette tâche est confiée aux assistants. Ainsi les recherches et les résultats sont filtrés et il en résulte une situation de mystification mutuelle. Il n'est pas rare que la principale de cette mystification réside dans l'ignorance de notre agronome pour les réalités économiques et sociales que doivent affronter les paysans.

Bref, il n'existe pas une vérité unique. La résolution des problèmes des hautes terres est qu'il n'y a pas une solution unique. Cette résolution doit s'appuyer sur la construction permanente d'un édifice scientifique dans lequel les briques sont d'une qualité variable. Quelques briques sont très solides et dures. D'autres s'écroulent assez vite. La construction ne s'achèvera jamais parce que la vérité ne peut jamais être complète: ainsi la tâche est continue. Il y a beaucoup de problèmes, de même il y a beaucoup de solutions, toutes incomplètes.

Pour conclure, voici trois épigrammes:

- «Apprenez du peuple». Mao Zedong
- «Exprimez ce que vous savez et ce que vous ne savez pas». Confucius
- «Nous voyons présentement confusément et comme dans un miroir...».
Saint Paul

Note de la rédaction: L'auteur de cette note, le professeur Hill, dirige une publication sériée, plus exactement un *newsletter*, intitulé Asia-Pacific Uplands (ISSN 1018-8673). On peut demander de figurer sur la liste d'envois de Asia Pacific Uplands, en écrivant directement au professeur Hill.